

Violence insidieuse dans la relation mère-filleⁱ

Marie-Claude Argant-Le-Clair

Une violence insidieuse exercée par la mère sur sa fille peut empêcher cette dernière d'accéder à son féminin génital. Le refus du féminin, dont les racines sont profondes, peut se dessiner en filigrane dès la naissance du bébé fille à partir de sa non-acceptation en raison de son sexe. Cette violence première prend parfois des formes diverses que les extraits de cas cliniques illustreront. Nous mettrons en évidence ce qui dans le lien mère-fille se faufile parfois subrepticement dans un interstice de la relation, créant une brèche, une fissure, une fêlure qui fait violence au moi de la fille, ébranle son narcissisme et se dévoile progressivement dans une entrave à son féminin incapable d'advenir en dépit de « l'amant de jouissance ». Les argumentations de J. Schaeffer et les réflexions de H. Deutsch, J. Rivière et M. Cournot serviront de toile de fond.

Les secrets que partagent une mère et sa fille font ressortir
l'image de femme que la mère porte en elle...
qui fera de sa fille la femme de demain

Bertrand Cramer, *Secrets de femmes de mère à fille*

Fille, femme, féminin, féminité, et comme une suite naturelle à cette série, ajoutons : féminitude, femellité, femelléité, néologismes empruntés aux psychanalystes. À travers ces mots nés d'un même morphème, le génie de la langue française nous indique déjà le chemin emprunté par la petite fille dans son devenir femme, puis mère. Chacun de ces termes scande les différentes étapes qui marquent respectivement de leur sceau le corps féminin tout au long du développement psychosexuel : puberté, défloration, maternité, ménopause. À ces phénomènes universels correspondent les « psychèmes », ces invariants qui, selon T. Nathan, sont au psychisme ce que les morphèmes sont à la langue. Cette construction langagière liée au genre féminin n'évoque pas de pendant pour l'autre sexe, rappelant ainsi que le temps ne s'imprime pas pareillement sur le corps de l'homme en devenir, capable de plaisir dû à la décharge orgasmique, d'engendrement et parfois de jouissance jusqu'à la fin de ses jours. Au début de ce long parcours où se posent, pour les deux sexes, les jalons d'une future vie sexuelle épanouie, père et mère sont convoqués, avec leur propre bagage émotionnel, à l'autel des premières relations affectives. Celles-ci initieront ou teinteront l'existence à venir de l'individu en devenir.

Le but de cet article n'est pas de jeter un regard sur un aspect d'une éventuelle pathologie mais d'esquisser une explication psychanalytique à ce qui, dans l'intimité d'un tête-à-tête, s'offre à notre écoute clinique. Sans nier leur importance, nous négligerons volontairement les formes évidentes de violence avérée physique ou morale, comme les coups accompagnant les injures verbales, fruits d'un conflit déclaré mère-fille ou l'excision bien connue pratiquée sur le corps des petites filles par leur mère et leur grand-

mère. Nous laisserons également de côté le cheminement psychosexuel de l'homme pour nous pencher sur l'évolution psychosexuelle de la femme pour qui le regard de la mère détermine l'accession à la féminité et en partie, la clef des destins de son féminin. Nous chercherons à débusquer ce qui, dans le lien mère-fille, se faufile parfois subrepticement dans un interstice de la relation, créant une fissure ou une fêlure, voire une brèche qui fait violence au Moi de la fille, ébranle son narcissisme et se dévoile progressivement comme une entrave à son féminin. « Se pose ici la question d'une transmission de mère en fille de ce qu'on pourrait appeler une stratégie, pour que, dans l'acception de la psychosexualité de la femme, ce féminin soit tolérable, pour la femme elle-même et dans ses relations avec ses objets. » (Cournut-Janin, 1998, 78)

Quelques moments décisifs ponctuent les temps forts du passage progressif de la fille à la femme et c'est là, dans l'intrication de la relation mère-fille que peut se glisser une faille dont l'étendue et la gravité mettent en péril, jusqu'à le faire basculer, le fragile équilibre d'un féminin qui se construit. « La mère intervient en permanence dans l'évolution psychosexuelle de sa fille. » (Cournut-Janin, 1998, 86). Ainsi, dans la réalité quotidienne, un comportement insidieux de la mère risque d'œuvrer à bas bruit dans la mise en place du féminin de la fille, barrant, à l'avenir, la voie à la jouissance ou à un féminin tolérable, transmué dès lors en refus du féminin.

Cette relation mère-fille peut prendre, entre autres, du côté de la mère, la forme nocive d'une couverture maternelle trop enveloppante. La mise en garde de la fille nubile qu'accompagne le dénigrement du père et de son sexe invalidé est une autre entrave à l'épanouissement de la femme. Pour la fille, l'intégration de la féminité qui passe par l'identification à une mère amante et non toute-puissante, sera d'autant plus difficile et les conséquences d'autant plus cruciales que le père manquera d'homologuer sa fille comme femme en puissance. « S'identifier à une mère qui n'est plus toute-puissante, mais désirante à l'égard de son mari, permet à la fille de se tourner vers le père. Celui-ci doit à la fois séparer mère et fille mais aussi, avec la mère, reconnaître l'attrait de sa fille en tant que femme. » (Faure-Pragier, 1999, 50)

À la manière d'une très fine pellicule d'huile qui s'étale sur la surface de l'eau, un voile, dont nous essaierons de soulever une partie, recouvre parfois progressivement jusqu'à la rendre opaque, l'accession à la féminité, au féminin, à l'être femme. En effet, lorsqu'une patiente implore l'analyste de l'aider à « devenir enfin une femme » alors qu'elle en a toutes les apparences, ce désir ardent peut se lire, en regard de la perspective de J. Schaeffer, comme une difficulté à « accepter la défaite » pour accéder à la pleine jouissance qui lui confirme son féminin. Femme, elle voudrait « être enfin », mais, toute seule auprès de son amant, femme elle ne peut être sans secours extérieur.

L'élan de spontanéité et la profondeur qui caractérisent la plainte de certaines patientes nous ont favorisé l'accès à leur indicible souffrance. Nous les remercions de nous avoir permis, autant que faire se peut, de pénétrer dans la secrète intimité de leurs remous affectifs afin d'accéder à

la turbulence entourant un inaccessible féminin voilé par une apparente féminité, une « mascarade » dirait J. Rivière.

« ... avec les garçons je faisais l'innocente, je jouais à celle qui ne savait pas et ils étaient fiers de m'apprendre les choses, les hommes aiment cela savoir »,²

confiait Rébecca, intellectuelle dévoilant ses manœuvres de séduction visant à camoufler son savoir acquis dans une activité masculine. Dans ce jeu de faire semblant ou cette manière d'être en tant qu'expression possible de la féminité, ne cherche-t-elle pas à cacher son sexe menaçant, son féminin? La féminité peut en effet se porter comme « un masque, à la fois pour dissimuler l'existence de la masculinité et éviter les représailles » (Rivière, 1929, 202) advenant la découverte du pénis volé... C'est le « masque derrière lequel l'homme soupçonne quelque danger dissimulé » (Rivière, 1929, 212), l'éternelle castration.

Dans le contexte qui nous intéresse, l'accent sera mis sur ce qui précisément, à l'insu de la femme, peut se jouer par moments sur un mode dramatique et douloureux, renvoyant à cette incapacité à jouir véritablement de son sexe, à ce féminin qui ne peut advenir en raison d'une violence larvée subie depuis l'enfance. Comment en témoigner sans un regard sur la féminité, le féminin, le devenir femme? Femme, Féminin, Féminité, ces deux, trois et quatre syllabes renferment effectivement toute la complexité d'une part importante de l'humanité et animent bien des avancées théoriques dont certaines serviront de point d'ancrage à notre propos.

Femme, féminin, féminité

En 1932, Freud, dans la cinquième des « Nouvelles conférences sur la psychanalyse », précise que « la féminité se caractérise, au sens psychologique, par un penchant vers des buts passifs, ce qui n'est pas la même chose que de parler de passivité » car atteindre des buts passifs nécessite parfois « une grande activité. » (Freud, 1932, 151.) Plus tard, en 1937, dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » il note que « le refus de la féminité », en raison même de sa nature, n'occupe pas la même place dans les deux sexes. Dans sa perspective, homme et femme ont en commun un comportement caractéristique à l'égard de la crainte de la castration, qui trouve une expression singulière liée à la différence des sexes. Ainsi, l'envie du pénis syntone au Moi jusqu'à la phase phallique, subit chez la femme un important processus de refoulement d'où dépendront les destins de la féminité. Cette impossible aspiration féminine deviendra désir de l'homme porteur de ce précieux pénis et vœu d'enfant. Du côté de l'homme, le désir de virilité demeure en harmonie avec le Moi mais la révolte contre la passivation féminine envers un autre homme, c'est-à-dire la peur de se laisser pénétrer par un autre homme, crainte qui sous-entend la castration, sera énergiquement refoulée. Freud considère ce refus du féminin dans les deux sexes comme un « roc biologique » ou « roc d'origine » contre lequel bute toute analyse car il est pour lui insurmontable : «...l'on prêche aux poissons » dit Freud (1937, 266-267), lorsqu'on veut convaincre les femmes de renoncer à leur inaccessible désir

de pénis et persuader les hommes qu'une position de soumission à un homme « n'a pas toujours la signification d'une castration. » Finalement, dans la pensée freudienne, le fauteur de troubles qui donne du mal à l'analyste et qui est à la fois relié à la différence des sexes et commun aux deux sexes, c'est le féminin.

Contrairement au père de la psychanalyse, J. Schaeffer (1999, 29) estime que ce qui est refusé, c'est le sexe de la femme lui-même : « ... le refus du féminin est refus de ce qui dans la différence des sexes se révèle être le plus étranger, le plus difficile à cadrer dans une logique anale ou phallique : le sexe féminin. » Ni l'envie du pénis, ni la « passivation homosexuelle » ne sont pour elle véritablement énigmatiques : « La part la plus énigmatique de la sexualité, ce n'est pas le "refus du féminin", mais le "féminin" » (Schaeffer, 2000, 15).

Tout comme J. Rivière (1929) et J. Schaeffer (1998), M. Cournut (1998, 68) pense que la féminité est l'apparence qu'affiche la femme pour le monde extérieur, ce qu'elle montre au grand jour : «... sa parure, les fards, tout ce qui la rend "belle"... et détourne le regard, des organes génitaux... la féminité donne à voir le corps tout entier, paré, éloignant le regard masculin de ce qui provoquerait chez lui angoisse et fuite. » Ainsi, la fille apprend de sa mère les atours : « jolie robe et jolie coiffure, manières d'être et de paraître... investie par la mère, elle l'est " tout entière; tout entière phallique "; en imaginant que le regard de la mère enveloppe le corps de la fille, enfant de l'homme aimé » (Cournut, 1998, 70-71.)

Mais, pourquoi la femme a-t-elle autant besoin de se voiler de sa féminité? Dans la pensée de J. Schaeffer (1998, 95), c'est « en regard de leur propre angoisse d'impuissance sexuelle... que les femmes ont recours à la féminité. » C'est en somme en raison de l'angoisse pour leur féminin épousant la forme d'une peur de la frigidity ou d'une incapacité à éveiller, conserver et alimenter le désir de l'autre, être aimé ou amant. Ce masque de la féminité vise ainsi à « éloigner l'angoisse et éviter la vengeance qu'elles redoutent de la part de l'homme » (Rivière, 1929, 198), moyen de rassurer la virilité de ce dernier. Il s'agit en fait d'une «... féminité de surface, celle de la parade ou de la mascarade, celle des robes, bijoux, parfums, maquillage, destinée à ne pas renvoyer à l'homme une image de femme châtrée » (Schaeffer, 1998, 94-95) qui pourrait réveiller son angoisse de castration.

Dans ce duo entre femmes né de l'initiation à la féminité de la fille par la mère, cette complicité mère-fille ne balaye pas pour autant le père, car « le corps à corps mère-fille trouve dans le jeu de la parure, de la coiffure et dans la transition par la poupée une dramatisation à miroirs multiples d'où le regard du père n'est pas exclu... » (Cournut-Janin, 1998, 86.) En effet, à travers cet apprentissage de la féminité qui crée une connivence mère-fille par rapport au père, la mère instaure, comme le relève M. Cournut (1998), la suprématie de l'ordre paternel. C'est dire, dans ce jeu et cette préparation d'apparence toute naturelle de la fillette, à quel point son devenir femme ou son avenir de femme, se met en place dès le moment de sa mise au monde, avant même ses premières vocalises. C'est la mère qui présente l'enfant, fille ou garçon, au père qu'elle aura désigné. C'est elle qui change le duo symbiotique mère-bébé en trio, en y introduisant le père gardien de la loi,

tiers protégeant de la fusion ou de la relation prégénitale à la mère. De fait, pour la fille, « être reconnue par l'homme et recevoir son amour est, en prime, ce qui la délie, voire délivre, d'un trop de lien maternel » (Cournut-Janin, 1998, 13-14.) C'est aussi la mère qui « œuvre à la préparation du futur changement d'objet de la petite fille » (Cournut-Janin, 1998, 85.) Lourde tâche pour la mère-femme, long cheminement pour la fillette future femme, difficile apprentissage pour le père-homme. Dans tout cela, où situer le féminin et de quelle manière?

Pour M. Cournut (1998, 77, 88) en accord avec J. Rivière (1929) et J. Schaeffer (2000), si la féminité n'est qu'apparence ou mascarade, le féminin, lui, semble « se constituer plus secrètement, sous couvert de féminité... une histoire de creux, de zones érogènes génitale, anale et buccale... de pulsion à but centripète, prendre à l'intérieur... tout ce qui est enviable, venant de la mère ou du père... il désignerait l'excès... serait synonyme de folie... » Sa présence inhérente à l'humain s'accompagne tout autant de son refus articulé différemment dans les deux sexes. Quel regard porter alors sur ce refus? Comment, à travers cette mise en place du féminin masqué par la féminité, naît, se construit et s'inscrit ce « refus du féminin »?

Le féminin, le moi et la pulsion

J. Schaeffer (1998, 2000), dans une argumentation maintes fois reprise, aborde la question du « refus du féminin » sous l'angle original de la « solution pulsionnelle » et du « pôle libidinal du moi. » Il s'agit, bien entendu, de féminin génital et non de féminin maternel. Elle axe ses propositions théoriques autour de l'idée de « Poussée constante » de la pulsion sexuelle, un des prédicats pour Freud de cette même pulsion. Schaeffer s'appuie sur cette notion particulièrement développée par C. Goldstein pour qui la pulsion est poussée constante sans but ni objet, ni fixe ni destructible, « envahissant un Moi sans pare-excitation contre elle parce qu'elle le nourrit dans le mouvement même où elle l'effracte, et le poussant lui-même constamment à se modifier » (Goldstein, 1995, 828.) Rappelons que Freud, dès 1915, soulève cet aspect de poussée constante en définissant clairement dans « Pulsion et destin de pulsions », trois caractères principaux attachés à la pulsion : elle prend « ses sources d'excitation à l'intérieur de l'organisme », c'est une « force constante » et on ne peut en « venir à bout par des actions de fuite » (Freud, O.C., 1994, 167.)

Dans la perspective de J. Schaeffer (2000, 18) « la construction de la psychosexualité passe par trois effracteurs nourriciers, qui tiennent ce double caractère de la poussée constante libidinale », trait d'apparence antagoniste en ce que peuvent éveiller les termes effraction et nourrissage. La libido, en raison de sa poussée constante, offre ainsi ce caractère « effractif, répétitif et démoniaque » (Schaeffer, 1998, 90), en étant tout aussi nourricière, alimentant le Moi en énergie.

« Le premier effracteur nourricier est "le corps étranger interne" c'est-à-dire la poussée constante de la libido » qui provient des « poussées

périodiques de l'instinct » plaçant le Moi immature de l'infans en impératif d'étayage. « Le deuxième effacteur nourricier est l'épreuve de la différence des sexes et ses exigences de réalité », celui qui va extraire avec force aux modèles prégénitaux, vagin et pénis. « Le troisième effacteur nourricier est l'amant de la relation sexuelle de jouissance : celui qui crée le "féminin" génital de la femme, frayé par les deux précédentes épreuves » (Schaeffer, 2000, 18.)

Suivant cette élaboration théorique, chacun de ces moments impose une lutte incessante « nourricière et constituante entre le moi et la pulsion » (Schaeffer, 2000, 18.) Le moi peut alors selon trois modalités « s'ouvrir un peu, beaucoup, à la folie, ou pas du tout à la pulsion » (Schaeffer, 2000,18.) Il peut accepter une partie de la pulsion : c'est la « solution névrotique, au pôle "anal" du moi » (Schaeffer, 2000,19), l'anal étant ce qui « sphinctérise, serre, enserme, cela ne déborde pas » (Schaeffer, 1995, 3.) Il peut se refuser à « l'invasion pulsionnelle : solution répressive, déni, haine de la pulsion; c'est le "pôle fécal " » (Schaeffer, 2000, 19), la répression se traduisant par un essai de détruire ou de réduire la « poussée constante à 0 » avant qu'elle ne pénètre dans le moi. Enfin, troisième modalité, le Moi « s'ouvre et se soumet... c'est "la solution pulsionnelle" au pôle "génital" du moi qui admet alors de grandes quantités d'excitations non liées » (Schaeffer, 1999, 28; 2000, 19.) C'est grâce à cette dernière solution, « dans la relation sexuelle adulte que se donne "le féminin" le plus accompli de la femme » (Schaeffer, 1999, 31), qui présuppose la jouissance sexuelle et est créé par l'amant. Certes, pour J. Schaeffer (2000, 19), l'amant devra lui-même se laisser inonder, traverser par la poussée constante de la pulsion sexuelle, avant de la déposer dans la femme et ainsi « ouvrir, créer son "féminin" en le lui arrachant. » Il accède lui aussi à la jouissance par l'abandon au corps de l'autre, à sa découverte, dans une co-création du masculin et du féminin. Cette "solution pulsionnelle" favorise l'abandon du Moi « à des expériences de possession, d'extase, de perte et d'effacement des limites, de passivité » (Schaeffer, 1999, 28.)

Dans cette optique de relation sexuelle de jouissance, aucune dérobade n'est envisageable, il n'y a pas de pare-excitations. Cette exigence de la réalité, soutient J. Schaeffer (2000), est inéluctable pour le Moi autant que celle de la pulsion et de la différence des sexes. D'accord avec Deutsch (1925), J. Schaeffer (2000, 78) note alors que le masochisme érotique de la femme, ni pervers, ni agi, est « une capacité d'ouverture et d'abandon à de fortes quantités libidinales et à la possession par l'objet sexuel... l'amant de jouissance investit le masochisme de la femme... en lui arrachant ses secrets, ses défenses, sa soumission. Parce qu'il lui donne son sexe et la jouissance, donc un plaisir extrême, et parce qu'il élargit infiniment son territoire, la femme sollicite de lui l'effraction et l'abus de pouvoir sexuel. » La découverte par la femme de son propre vagin passe par la « sujétion masochiste au pénis, qui la guide vers cette nouvelle source de plaisir » (Deutsch, 1925, 78.) Si le Moi hait la défaite, dit Schaeffer (2000,78) son sexe l'exige, le réclame. Ce masochisme érotique, psychique de la femme est non seulement garant de la jouissance sexuelle, il est « aussi le meilleur "gardien de vie" : plus on jouit, mieux on vit, mieux on aime, moins on tombe malade, mieux on pense. » Il faudrait ajouter cependant que bien des barrières sont à franchir pour y accéder, comme nous l'enseignent nos

patients. C'est un travail de longue haleine pour le Moi et pour l'être en devenir qui « n'est pas maître en sa demeure » dans toute la polysémie de l'expression.

Ainsi, la mise au jour de l'inaccessibilité d'un « féminin accompli », pour paraphraser J. Schaeffer, témoignera d'un éventuel « refus du féminin » qui circule parfois à travers les générations, insidieusement transmis par la mère. Le moment de la naissance peut déjà servir de premier point d'ancrage à ce refus, si la froideur de l'accueil réservé parfois au bébé en regard de son sexe persiste dans une attitude méprisante des parents. En effet, la première violence et non la moindre que subit le bébé fille est sa non-reconnaissance, son rejet par ses parents en raison de son sexe. Qu'il soit fille ou garçon, le premier regard que porte la femme sur son enfant est capital et il scelle son avenir. Dans le meilleur des cas le bébé réel, tout sexe accepté, se superpose à l'enfant fantasmatique rêvé par la mère et par le couple.

Mais voilà! Pour des raisons conscientes mais surtout inconscientes, violence peut être faite au nouveau-né fille dont le sexe détourne l'œil aimant des parents. «...l'enfant de chacun des deux sexes ne lit-il pas, ne croit-il pas lire fondamentalement son destin dans le regard maternel?... Aimé(e), un peu, beaucoup, passionnément? » (Cournut-Janin, 1998, 12.) Pas du tout? Ajouterions-nous à cette liste de questions car ce rejet de la fillette ouvrant ses yeux au monde, conjugué à la série d'injures faites à son corps tout au long de son parcours de petite fille, risquent d'entraver son accession au féminin génital. Si rien d'ici-là n'améliore le regard négatif jeté sur son sexe féminin, sa jouissance sexuelle adulte pourrait subir une défaite cuisante barrant d'ores et déjà la voie à l'amant de jouissance. C'est dans les yeux de sa mère que la fille, dans l'élaboration de son être féminin, lira ce qu'elle-même deviendra et sera autorisée à recevoir de la propre féminité de son père. « Les jeux sont d'emblée, pour une part, déjà faits. Le premier regard sur soi est féminin... » (Cournut-Janin, 1998, 12.)

Un féminin englouti : trois histoires singulières³

La quête infinie de Laura ou le scintillement d'étoiles

Laura, jeune patiente dans la trentaine, commence ainsi la séance en disant d'une voix fluette :

« Je n'ai jamais connu l'orgasme, c'est comme si je n'avais pas de vagin... si j'ai deux enfants, c'est pour plaire à mon mari. Ici, je suis encore plus triste qu'en Europe, je me sens complètement inutile je ne suis bonne à rien, incapable de rien faire par moi-même, je pleure tout le temps et chaque matin quand mon mari part travailler, je me sens toute seule, tellement seule... »⁴

Voilà les premières phrases de la patiente pleurant, recroquevillée dans le fauteuil comme pour s'y enfouir, voire disparaître. Son corps décharné lui donne l'air d'une fille de 15 ans. Elle dit avoir toujours été habitée par la tristesse devenue une seconde peau. Née d'une deuxième grossesse elle quitte l'ancre maternel après sa sœur pour être la troisième fille de la

famille, décevant ainsi père et mère qui, à sa venue, espéraient au moins un garçon. Laura ne s'est jamais sentie investie par ses parents, ceux-ci la laissant souvent à la campagne, l'oubliant chez sa grand-mère trop occupée elle aussi pour en prendre soin. Envahie dès lors par un sentiment d'abandon, elle se voit petite fille pleurant sans cesse, s'accrochant à sa jumelle, comme elle tente encore de le faire malgré les nombreux kilomètres qui les séparent, et les résistances de cette dernière. Vers 6-7 ans, Laura, toujours à la recherche de gratifications, est abusée, chez sa grand-mère, par un ouvrier qui l'attire en plein jour dans son lit pour la caresser. Mère et grand-mère prévenues après deux jours par la fillette, refusent de la croire et cachent l'événement au père pour se protéger de ses foudres. Grondée par ces deux femmes méprisant son corps, perçue comme « *une traînée qui se trouve toujours là où il ne faut pas...* », donc responsable de l'abus, Laura se voit alors comme un être ne valant pas la peine. Par la suite, c'est à son petit chien qu'elle offre son sexe d'enfant pour qu'il le lèche.

Aujourd'hui, se sentant une charge trop pesante pour son mari, Laura craint qu'il ne l'abandonne car il n'aime pas la voir pleurer chaque matin à son départ et revient du bureau de plus en plus tard. Lorsqu'il prévoit de quitter la ville pour deux ou trois jours, il la prévient juste au moment de partir afin de minimiser les interminables crises de larmes et de désespérance. En guise de consolation, elle nourrit l'espoir qu'il comblera ses désirs à son retour de voyage ce qu'elle exprime en ces termes :

« ...je n'aime pas faire l'amour alors, quand il veut, je lui demande de me faire seulement voir des étoiles, mais il n'accepte pas toujours. »

« Voir des étoiles » ramène Laura à ses relations avec son petit chien et ce qu'elle réclame à son mari, c'est un cunnilingus, seul capable de lui apporter une certaine satisfaction sans la combler. « Pour qui atteint la position féminine, la tâche ultime n'est pas la satisfaction du désir infantile de pénis dans l'acte sexuel, mais une vraie découverte du vagin comme organe de plaisir... Cet organe nouvellement découvert doit devenir pour la femme - □ comme le pénis pour l'homme... » (Deutsch, 1925, 78.) Deutsch applique ici à la femme l'idée de Ferenczi (1924, 263) considérant « ... le membre viril comme un double en miniature du Moi entier, l'incarnation du Moi-plaisir... condition fondamentale de l'amour narcissique pour le Moi. » Laura est loin de là.

Cette femme sans investissement paternel adéquat et non reconnue par sa mère sera incapable d'investir libidinalement son vagin pour assumer ce féminin dénié. S'ajoute à cela un père psychologiquement absent et de surcroît méprisé par la mère. Aussi, Laura semble inexorablement toujours à la recherche d'une mère pour la nourrir sans possibilité du côté du père dont le regard n'a atteint ni la fillette ni l'adolescente et encore moins la femme. « Être repoussée parce qu'on n'a pas le sexe qu'il faut pour séduire sexuellement la mère est blessant, mais l'issue du changement d'objet existe; c'est lorsque cette issue paraît, elle aussi barrée, que la fixation au premier objet peut paraître implacablement fixée » (Cournut-Janin, 1998, 122-123.) Chez cette patiente, il est possible que le surinvestissement du clitoris, bien qu'insatisfaisant, ait pris la place du sein maternel rêvé et

concentre ainsi la libido corporelle à cet endroit, par déplacement de haut en bas. Pour Laura, le plaisir vaginal demeure inaccessible et le clitoridien insatisfaisant. Son vagin est un organe qui n'existe pas, n'ayant pu être investi au bénéfice de son clitoris, peut-être par assimilation pénis-clitoris.

Le mépris de la mère pour sa fille et son corps, violence sournoise exercée en catimini et pourtant d'une telle force nocive, livre Laura à une sexualité d'apparence déviante, à la limite perverse et la laisse en quête de gratifications orales tous azimuts. Pour Deutsch (1925), le renoncement de la femme à l'exigence pénienne du clitoris pour un meilleur investissement du vagin favorise son réel développement dans le sens de la féminité. Dans le cas de Laura, cela ne semble pas avoir été possible et si son clitoris ne doit pas être délaissé à la faveur du vagin, il le surplombe et monopolise toute la place. « Devenir femme implique une longue évolution psychosexuelle, où le clitoris n'a pas à être abandonné » (Faure-Pragier, 1999, 53), mais où il peut partager son érogénéité avec le vagin. Ici, le « refus du féminin » semble inscrit dans la géographie du corps de Laura, incapable, de découvrir et d'accéder au vagin jouissif.

Frigidité de Rebecca ou l'imposture de la jouissance

La venue des règles, qui marque un passage notable dans l'existence, est un temps fort de la vie psychosexuelle : promesse de vie et de fécondité. « ...l'événement traumatique de la menstruation, outre qu'elle ravive la blessure de la castration, représente aussi une déconvenue tant au sens biologique qu'au sens psychologique comme la frustration d'une grossesse » (Deutsch, 1925, 82.) Si l'apparition des caractères sexuels secondaires dessine un tournant décisif dans la vie de la fille, les menstruations en sont la scansion. Elles mettent l'accent sur le féminin en devenir, l'annoncent et préparent son arrachement par « l'amant de jouissance », chez la femme dont le Moi est prêt, selon les mots de J. Schaeffer, à accepter la « défaite ». Lors de cette délicate période de l'évolution psychosexuelle, une violence de la mère peut, sous une forme larvée, s'infiltrer subrepticement dans un interstice du duo mère-fille et à l'avenir voiler, noircir même, chez la fille, l'esquisse d'un féminin encore dans l'ombre.

Dans ce moment crucial d'arrivée des règles où mère et fille peuvent partager la complicité dans la féminité, la violence insolite s'installe sous forme de mises en garde trop menaçantes de la mère. Les remarques maladroitement et répétitives de celle-ci risquent alors d'entraver de façon cruciale l'avenir sexuel de la fille. La nubile peut avaliser les avertissements maternels contre le danger de se laisser approcher par l'homme. Le renforcement, l'insistance de ces conseils induisent ainsi la peur d'être pénétrée en s'abandonnant qui réactive l'ancienne peur de devenir enceinte, contre-investissement du désir incestueux. Dès l'apparition des périodes de sa fille, peut-être même déjà avant, la mère de Rebecca lui martèle inlassablement :

« Maintenant, tu ne dois plus te laisser approcher par ton père...
les hommes sont des cochons, ils ne pensent qu'à cela... ».⁵

Teint basané, cheveux bouclés trahissent les origines méditerranéennes de cette femme dans la fin de la quarantaine. Son corps est parfaitement contrôlé et sa tenue négligée, pour la position sociale qu'elle occupe, témoigne de sa déprime. Elle ravale visiblement ses pleurs mais son visage défait laisse entrevoir une nuit blanche noyée de larmes. Elle paraît profondément triste et dit consulter parce qu'elle se sent incapable de faire le deuil de sa mère, morte depuis un an. Elle aura assimilé, à force de l'entendre toute sa vie, qu'en dehors de sa mère, point de salut car les hommes ne peuvent qu'abuser de ses bontés et de ses grâces. Confidente de sa mère dès son tout jeune âge, elle n'a eu le choix que d'écouter celle-ci se plaindre de l'inutilité de son père incapable de la faire jouir et ne « sachant quoi faire de son sexe ». Fille unique, Rébecca a toujours partagé la chambre des parents qu'elle quittera seulement autour de la vingtaine pour apprendre un métier d'homme valorisant qu'elle exerce avec succès. Enceinte rapidement, elle cherche à se précipiter dans un mariage pour fuir sa mère trop accaparante. Les foudres lui tombent alors sur la tête car sa mère devient très malade, attende à ses jours et somatise pour retenir sa fille, par ailleurs vilipendée. En plus de cette grossesse chargée de honte et de culpabilité, Rébecca perçoit son départ de la maison comme le geste châtrant sa mère. Pour la mère, la maternité de sa fille semble avoir pris valeur d'une perte d'amour, perte aussi d'un objet d'identification narcissique. C'est que sa fille se détourne d'elle en faveur d'un autre qui n'est pas le père. Cet autre est celui qui la pénètre, la viole ou la fait jouir, traversée de la fille à la femme, intolérable pour la mère comme l'illustre le passage à l'acte autodestructeur visant à punir sa fille qui l'abandonne. Si, pucelle, la fille protégeait la mère d'une féminité insupportable, femme elle perd cette place. La violence de cette mère intrusive aura ébranlé et chaviré en partie le vécu libidinal de Rébecca.

Alors que la patiente occupe un poste important dans la société, a un parcours professionnel enviable et est reconnue de ses pairs, sa vie affective est un vrai désastre. Ses activités sexuelles des plus débridées la pousse à accepter les faveurs de ses subalternes, d'individus sous ses ordres ou de jeunes gens de 20 ans ses cadets. Son lit, peuplé d'hommes qui lui manifestent la moindre admiration, est souvent déserté car les liens sont éphémères, ils se brisent aussi subrepticement qu'ils naissent et sont plutôt compliqués. Aussi, dans l'intimité de la clinique cette femme pour la première fois, lève le voile sur sa féminité, présentée consciemment comme une mascarade qui couvre un féminin incapable d'advenir. « *Je suis incapable de jouir mais mon mari ne l'a jamais su et mes hommes non plus. Je fais semblant et ils pensent que j'ai joui* ». Craignant de finir sa vie seule, une fois ses enfants partis, elle espère trouver un mari qu'elle cherche très activement voire désespérément. Elle s'attache à des amours impossibles qui ne durent pas et ne peuvent s'éterniser, ce que traduit ce discours répétitif : « *Ils abusent de moi, profitent de mon argent et je me fais prendre à chaque fois* ». Ayant peur d'un trop grand rapprochement, elle demeure incapable de soutenir trop longtemps toute proximité, même pas celle avec ses enfants, maintes fois confiés à des gardiennes durant leur enfance.

Comment comprendre Rébecca? Toutes les plaintes appartenant à la mère sont adressées à Rébecca sous forme de mise en garde contre les

hommes dont il faut s'éloigner car « *ce sont des cochons qui ne pensent qu'à ça* ». Le travail destructeur de cet avertissement semble confirmer que « Certaines mères n'inscrivent dans l'inconscient de leur enfant que leur propre vacillation quant aux choses du sexe » (Zaltzman, 1976, 184.) Aux yeux de la jeune fille, le père est méprisable en plus de ne pas être capable de faire jouir la mère. Ce regard dévalorisant est bien pour la fille, une manière de castrer son père. Plus tard, Rébecca se sent exploitée par ses amants et son pouvoir réside dans son faire-semblant en amour. Ainsi, elle les castré car ils n'ont pas la clef de son cœur encore moins de son corps « fécalisé ». Elle mime un plaisir sexuel, voire un orgasme, geint faussement, ment à ses amants, mais son contrôle est absolu, si bien qu'elle sombre dans la dérégulation une fois l'amant parti et parfois dans une très grande déprime qui l'a conduite à plusieurs reprises dans un passage à l'acte suicidaire. Au niveau affectif, sa relation aux hommes, souvent ses obligés ou en position d'infériorité, est extrêmement sadique, basée sur la rivalité masculine. Pour donner libre cours à ses fantasmes sadiques de castration de l'homme, elle se protège contre son anxiété dans le simulacre de cette jouissance qu'elle feint d'avoir. Sa féminité est une véritable mascarade, elle tente de séduire les hommes avec lesquels elle travaille, leur laissant croire qu'ils sont importants alors qu'elle les méprise. « *Lorsque je les regarde m'écouter attentivement comme des petits garçons, je les trouve stupides* », dit-elle. Cependant, si l'un d'eux la complimente ou la regarde avec insistance, elle est prête à lui offrir son lit, se mettant même parfois en danger.

On voit bien comment la sournoise virulence de la mère s'est installée pernicieusement dans le corps de sa fille et lui fait violence. Elle est là, cette perfide démesure, perverse, insidieuse, elle se cache sous les appareils du désir « sadique » de la mère de protéger sa fille du sexe de l'autre, capable de la détruire « *les hommes sont des cochons...* ». Tout comme les menstruations, l'acte sexuel, au dire de la mère, s'il n'est pas maculé de sang, il est sale et dangereux. Dans ces conditions, la jeune Rébecca n'a d'autre choix que de confondre au niveau des représentations, l'anal et le génital. En attendant, la fille, semblable à la mère, ne peut pas jouir; le pôle anal de son Moi a le dessus, elle doit refouler sa « sale sexualité » et finalement la « fécalise » au pôle fécal. Pour Rébecca, si « *les hommes ne pensent qu'à cela* », le corps qu'elle leur offre semble être un objet sans vie réelle. Elle avoue n'avoir jamais connu d'orgasme et se vit comme la femme la plus frigide, résolument frigide. Sa frigidité pourrait n'être que psychique, prisonnière de cette confusion des zones anale et génitale et de plus comme dit M. Cournut (1998, 66), « dans l'impossibilité de se sentir consciemment jouir, d'une jouissance trop vivement évocatrice de celle de la scène primitive. Si le féminin de Rébecca n'a pas pu advenir et s'est étioilé avant même d'éclorre, c'est peut-être aussi que la scène primitive dont elle a été sans cesse témoin, a fait intrusion dans son enfance et son adolescence, une intolérable effraction emportant au passage tout le féminin en devenir, barrant la voie à la possible jouissance offerte par « l'amant de jouissance ». Objet narcissique utilisé « ad nauseam » par une mère dont le conjoint (son père) lui est décrit comme un beau portrait, elle est aussi l'objet de ses amants, incapables comme elle ni de jouir, ni de la faire jouir. Son vagin, un jour, va-t-il lui être révélé? Il ne reste plus qu'à le lui souhaiter.⁶

Ginette ou le couteau menaçant

Dans les cultures où, pour être reconnue comme une « vraie femme » et une personne mature, la fille doit mettre au monde, féminin sexuel et féminin maternel sont parfois nettement en conflit. Dans la réalité quotidienne, cette lutte interne est alimentée par une violence maternelle œuvrant en sourdine, exercée sur l'adolescente nubile. La fille, dès ce moment capital de la venue des règles, est sous une surveillance maternelle omnipotente et omniprésente. Tout se joue dans la relation dyadique mère-fille où la présence intrusive de la mère maintient parfois la fille au niveau infantile, le père étant le plus souvent absent. Ainsi, la jouissance sexuelle féminine tacitement interdite, ne peut être une voie enrichissante qui se joute ou sert parfois de prélude au maternel. Dans ce contexte, le maternel occupe toute la place, il se superpose au génital, le supprime, occulte, voire empêche l'accès au « féminin le plus accompli » de la femme, inauguré dans les ébats sexuels entre adultes et qui suppose la jouissance créée par l'amant. L'histoire de Ginette, jeune mariée dans la trentaine et pressée d'être mère, met en évidence de façon cruciale son « refus du féminin », imposé insidieusement non seulement par la mère mais encouragé par la culture.

La patiente, dans sa demande explicite de consultation, souhaite améliorer son vécu marital car elle sent son corps détruit de l'intérieur par ses relations sexuelles avec son mari. Elle ne comprend pas ce qui se passe mais cherche à être soulagée « pour, enfin, pouvoir jouir un jour ». Ginette désire ardemment un enfant, qu'elle aura ultérieurement, mais souhaiterait des échanges sexuels sans ces douloureuses pénétrations qui lui sont intolérables. En fait, elle se contenterait des préliminaires. « *Après m'avoir pénétré, chaque mouvement de son pénis, est un coup de couteau en dedans de moi, je saigne à chaque fois, je me débats car je refuse ce moment de la pénétration, je hurle quand il me force, mais il croit que c'est parce que j'ai un amant que je n'aime pas cela...* »

Au premier jour de ses menstruations, sa mère la met sérieusement en garde contre l'hédoniste qui lui déchirera l'hymen avec son sexe en lui laissant un enfant, comme elle-même autrefois a dû subir ses grossesses, abandonnée par le géniteur. La fille apprend que le pénis est dangereux, « *un serpent venimeux* » qui pénètre le corps féminin pour le dévorer et le laisser en plan, que le sexe est sale autant que l'acte sexuel. Tout comme Rebecca, Ginette ne peut que confondre l'anal et le génital et enfouir tout au fond de son être, sa « sale sexualité ». Dans un souci de protéger sa fille, la mère lui rappelle fréquemment que dans la rencontre, « *faire l'amour est dégoûtant, l'homme vient prendre son plaisir, se satisfait, puis s'en va, la femme reste avec les inconvénients...* ». Ainsi, avec cette mise en garde la mère fécalise le sexe féminin et voilà Ginette réduite, aux yeux de sa mère, à demeurer un objet partiel, incapable d'éveiller, de conserver ou même d'alimenter le désir de l'homme aimé et de le garder. Enfant de l'homme haï, le regard de la mère sur sa fille est empreint de haine, celle de l'homme et celle du féminin. Inlassablement, Ginette entend ce discours qui, certes, réveille et renforce l'ancienne blessure narcissique reliée à la coupure. Elle l'avalise, ce qui va à son insu bloquer, ce que J. Schaeffer nomme, le « travail de féminin » conduisant à la jouissance.

Cette jeune femme d'origine créole est déchirée entre son désir d'un enfant que lui réclame à grands cris sa mère et une sexualité barrée. Ce blocage est le fruit du « travail de féminin » bafoué par l'incapacité du Moi à s'ouvrir ou se soumettre à la libido afin de recevoir de grandes « quantités d'excitation libidinale non liées... grâce au masochisme érotique féminin » (Schaeffer, 1998, 91.) Après chaque relation exigée par son mari, Ginette se sent vidée de son contenu, littéralement « démembrée ». Ainsi se traduit dans son corps raidi par la peur du coït, fermé à tout émoi sexuel, l'absence de ce travail psychique, de ce « travail de féminin ». Elle repousse l'homme, censé lui-même avoir introjecté la « poussée constante » de la pulsion sexuelle au niveau de son pénis encore qu'il semble peu probable que cet homme ait atteint cette introjection.

Ce n'est qu'après avoir été inondé par cette poussée pulsionnelle constante que l'homme peut la déposer dans le corps de sa femme et lui arracher son féminin, lui procurer cette jouissance qui n'est pas simple décharge orgasmique ou satisfaction du Moi. Si Ginette paraît castrer l'amant de jouissance, celui-ci pourrait bien être un simple effracteur et non l'amant capable de créer le féminin de sa femme en détruisant ses défenses anales et fécales, c'est-à-dire en l'arrachant à sa relation pré-génitale à sa mère. Chez Ginette, le Moi ne peut pas jouir de cette « effraction qui le nourrit », se refusant à l'invasion pulsionnelle il tente de l'annuler avant qu'elle ne le pénètre. Le « pôle fécal du moi » s'impose, dirait J. Schaeffer, ce qu'exprime somatiquement le vagin, fermé au pénis qui cherche à s'y introduire.

Si la mère désireuse de garder sa fille lui inculque la peur de l'homme, elle a fait, à son insu peut-être, violence au Moi de Ginette, lui barrant l'accès à toute jouissance, au féminin, ce que traduit le coït vécu comme un déchiquetage du corps féminin par l'organe mâle pourfendeur. Chez cette femme, l'échec de la vie sexuelle adulte ou de la jouissance par « l'amant de jouissance » a fait éclater au grand jour son « refus du féminin ». Ce dernier semble être un refus d'identification à une mère dont les angoisses de féminin ne sont pas résolues, de surcroît intrusive et envahissante. Aussi, l'ancienne peur de la pénétration, restée trop vive, a-t-elle immobilisé, cristallisé le travail d'identification féminine. Lorsque la mère elle-même est bafouée dans son sexe, méprisée par son propre père et devenue la proie d'un homme incapable de la faire jouir, elle violente sa fille contre son gré. Elle lui dicte l'aversion pour son féminin, une hostilité qui couvrira la capacité de la fille à « accepter la défaite », s'abandonner pour accéder à la jouissance, ce que renforce la brutalité d'une pénétration forcée par le pouvoir anal du mari. Sans le regard du père, comme bémol à la clef de ce duo douloureux mère-fille, Ginette reste prisonnière de son ancrage passionnel à la mère archaïque qui la maintient dans la haine de l'homme et le « refus du féminin » qu'elle perpétue.

Cette violence insidieuse de la mère qui barre la voie au féminin de Ginette est grandement orchestrée et renforcée par la culture d'origine pour laquelle l'acte sexuel constitue une blessure infligée à la femme par le sexe de l'homme. Le mot sexe, étymologiquement "sexus" en latin, signifie partage d'une espèce en mâle et femelle. Ce terme, dont l'origine fut discutée à l'époque médiévale, a été rapproché de « secare », en latin couper, diviser. En créole, faire l'amour se dit « Koupé ou famn »,

littéralement « couper une femme », expression qui associe le coït à une coupure, une déchirure, le pénis étant l'instrument tranchant qui fend le corps de la femme. Ainsi, l'agressivité phallique prend la forme d'un désir de couper, de déchirer, de pénétrer qui émerge dans la communication orale créole pour s'imprégner, s'enraciner et germer dans la culture. L'image est celle d'un amant incapable d'apporter la jouissance à la femme dont la souffrance se cristallise dans le coït, ce que vient confirmer la réalité de Ginette, l'homme qu'elle décrit exerçant sur elle une vive emprise, un pouvoir anal de mâle capable de la pénétrer de gré ou de force, lui imposant dès lors un pénis lui-même fécalisé pour une satisfaction d'allure fécale. Le Moi de la femme souffre alors de ne pouvoir accepter la défaite pour s'abandonner à la jouissance. Son narcissisme est ébranlé, l'effraction du Moi est traumatisante. Dans cette optique, « l'amant de jouissance » censé arracher à la femme son féminin pour le lui révéler devient, en contrepoint, ce que nous nommerons l'amant de souffrance.

Les vagues de la mer sculptent le rocher et le "roc" se désagrège...

En conclusion, l'histoire de ces trois femmes permet de mettre en évidence, de façon dramatique, l'impact meurtrier, pour leur féminin, d'un trop ou trop peu de maternel qui érode leur essence même. En excluant le père, la mère archaïque domine et occulte la mère-amante. « Lorsque l'identification féminine est possible, grâce à l'appui que représente une mère reconnaissant le rôle actif du père, la passivité peut s'intégrer avec succès... Si le père n'est pas reconnu et ne valide pas sa fille comme femme pour l'avenir, la passivité devient menaçante, car elle la livre à sa mère. Le masochisme devient alors le passage obligatoire pour la jouissance » (Faure-Pragier, 1999, 52.) Les deux dernières femmes ont pratiquement été l'objet narcissique exclusif de la mère, ce qui a barré la voie à l'identification féminine à la mère-amante, les figeant dans une identification à la mère archaïque. Cette sournoise violence, comme une mainmise de la mère sur le corps à protéger de sa fille, teinte définitivement la vie sexuelle de celle-ci. La souffrance, à la fois singulière et pourtant similaire, de chacune des trois femmes témoigne de cette inscription douloureuse dans la psyché et dans le corps, sous forme d'incapacité du Moi à s'ouvrir à une grande quantité d'excitations libidinales pour accéder à la jouissance et pour qu'advienne le féminin. « La jouissance féminine est un effroi qui jouit de ce qui fait effraction, de l'émotion intrusive... » (Quignard, 1994) Avec ce féminin étioilé avant même d'éclorre, l'élixir d'amour devient philtre de haine. « L'effraction-nourricière de pénétration par l'amant de jouissance » se transforme en effraction-meurtrière de pénétration par l'amant de souffrance. Cette violence insidieuse exercée sur la fille agit à son insu, à la manière d'une inoculation. En effet, tout comme les berceuses ou chansons tristes de la mère peuplent l'univers de l'enfant, le « non désir et la haine de l'homme » circulent de génération en génération, ils s'enseignent, se mémorisent, s'imprègnent et se répètent de mère en fille.

marie-claude argant- le-clair
2212 st clare
mont-royal
qc h3r 2p7

Notes

1. Cet article est une version remaniée d'un texte ayant fait l'objet d'une conférence au Groupe d'études psychanalytique interdisciplinaire (GÉPI) à Montréal le 6 février 2002.
2. Ces propos sont extraits d'une séance avec Rébecca qui sera présentée plus avant.
3. Les patientes ne sont plus en thérapie et leur nom est fictif.
4. Ces phrases sont extraites d'une des premières séances de Laura dont le suivi a été interrompu abruptement.
5. Ces propos sont rapportés maintes fois par la patiente.
6. Rébecca n'a pas voulu approfondir le travail entamé, peut-être préférerait-elle se maintenir dans le « faire semblant » en amour pour ne pas découvrir son féminin voilé. Une fois les symptômes de dépression apaisés, elle a préféré partir.

Références

- Cournut-Janin, M., 1998, *Féminin et féminité*, Paris, PUF, coll. « Épîtres ».
- Cramer, B., 1996, *Secrets de femmes de mère à fille*, Québec-Livres.
- Deutsch, H., 1925, La psychologie de la femme en rapport avec ses fonctions reproductrices in *Féminité Mascarade études psychanalytiques réunies par M-C. Hamon*. (1994) Paris, Seuil, 77-96.
- Deutsch, H., 1929, Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité in *Féminité mascarade études psychanalytiques réunies par M-C. Hamon*. (1994), Paris, Seuil, 215-231.
- Faure-Pragier, S., 1999, Le désir d'enfants comme substitut du pénis manquant : une théorie stérile de la féminité in *Clés pour le féminin femme, mère, amante et fille*, Paris, PUF, 41-55.
- Ferenczi, S., 1924, Thalassa, essai sur la théorie de la génitalité in *Œuvres complètes III*, Paris, Payot, 250- 323.
- Freud, S., 1915, Pulsions et destin des pulsions in *oeuvres complètes XIII Métapsychologie*, 2 éd. corrigée, 1994, Paris, PUF, 165-187
- Freud, S., 1932, Cinquième conférence La féminité in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, PUF 1936, 147-178.
- Freud, S., 1937, L'analyse avec fin et l'analyse sans fin in *Résultats, Idées, problèmes II*, Paris, PUF, 231-268.
- Goldstein, C., 1995, Maîtrise de pulsion ou maîtrise par la pulsion? (pour une théorie de l'économique) in *Revue française de Psychanalyse*, vol. 3, 812-830.
- Nathan, T., 1986, *La folie des autres traités d'ethnopsychiatrie clinique*, Paris, Dunod.
- Quignard, P., 1994, *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard.
- Rivière, J., 1929, La féminité en tant que mascarade in *Féminité Mascarade études psychanalytiques réunies par M-C. Hamon*. Champ Freudien 1994, Paris, Seuil, pp. 197-214.
- Schaeffer, J., 1995, Le locataire (à propos de l'allocation du vagin à l'anus) in *Revue française de Psychanalyse*, vol. 3, 885-890.

- Schaeffer, J., 1998, Mal-être dans la sexualité in *Le mal-être (angoisses et violence)*, de psychanalyse, Revue française de Psychanalyse, Paris, PUF, coll. « Débats », 89-100.
- Schaeffer, J., 1999, Que veut la femme? ou le scandale du féminin in *Clés pour le féminin femme, mère, amante et fille* de psychanalyse, Revue française de Psychanalyse, Paris, PUF, coll. « Débats », 25-40.
- Schaeffer, J., 2000, *Le refus du féminin*, 3 éd, Épitres, Paris, PUF.
- Zaltzman, N., 1976, Du sexe opposé in *Nouvelle revue de psychanalyse*, « Du secret », 14, 183-205.